



**HAL**  
open science

## Difficultés sur le "je" de Challe proposées à ses ami.e.s

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

Nassif Farhat. Difficultés sur le "je" de Challe proposées à ses ami.e.s. Journée d'études de la Société des Amis de Robert Challe, Feb 2025, Paris, France. hal-04938926

**HAL Id: hal-04938926**

**<https://hal.science/hal-04938926v1>**

Submitted on 10 Feb 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Difficultés sur le « je » de Challe proposées à ses ami.e.s

1. Dans *Robert Challe et les écritures du moi*, au chapitre « Robert Challe autobiographe », Driss Aïssaoui écrit : « De tous les textes de Challe, ce sont les *Difficultés sur la religion proposées au Père Malebranche* qui nous renseignent le mieux sur la première moitié de la vie de l'auteur. Cela peut sembler paradoxal, mais c'est dans son traité philosophique que Challe nous livre des lignes de vie de la façon la plus suivie » (110). Dans ce passage, Aïssaoui reprend à son compte la perspective de Frédéric Deloffre, qui jugeait « surprenant » d'avoir trouvé dans les *Difficultés* les éléments les plus précis de ce qu'il appelait l'« autobiographie éclatée » de Challe. Cet étonnement ne tient pas seulement au prétendu caractère hybride des *Difficultés*, qui mêlent, il est vrai, un examen impersonnel de la religion, à une « vaste confession spirituelle » (la formule est de Deloffre), « riche en détails autobiographiques », notamment dans le premier cahier. Il tient surtout, me semble-t-il, à une certaine préconception, partagée par Deloffre et Aïssaoui, de ce qui départage la philosophie et l'autobiographie, la pensée et la vie, le discours anonyme et le discours en première personne. Or les *Difficultés*, discours philosophique à la première personne, invitent précisément à articuler ces deux ordres, sinon à les superposer. Faute de l'avoir fait, Aïssaoui assimile le projet de « dire Je » à un projet uniquement autobiographique, et ne peut ensuite que s'étonner de le trouver dans un texte de philosophie. A son paradoxe, je souhaiterais donc en opposer un autre, qui sera mon hypothèse du jour : que Challe n'est jamais aussi peu autobiographe que lorsqu'il écrit à la première personne.

Cette hypothèse a un corollaire, qui touche à l'autre source possible de l'étonnement de Deloffre et d'Aïssaoui. En vérité, l'un comme l'autre rabattent peu ou prou la dimension philosophique des *Difficultés* sur leur dimension autobiographique, et ce, sur la base d'une équation apparemment de pur bon sens, selon laquelle dans ce texte, Je = Challe. C'est en effet ce qu'on peut entendre dans la conclusion de l'article de Deloffre, « une autobiographie éclatée », qui infère de l'analyse d'énoncés en première personne le fait que « les *Difficultés* ... sont entièrement de Challe ». Or il se trouve que, si elle n'est pas infondée, cette équation ne va pas de soi, car les *Difficultés* posent justement le problème de l'adéquation du Je au sujet qui l'énonce. De là ma seconde hypothèse : qu'il n'y est peut-être jamais aussi peu question de Challe que lorsque celui-ci dit Je.

Par là, je n'entends évidemment pas contester l'attribution des *Difficultés* à l'auteur Robert Challe, ni l'authenticité des événements biographiques qu'il rapporte dans le premier cahier ; la difficulté concerne bien plutôt la nature et fonction du Je qui les assume. Il y a en effet tout lieu de penser que Je n'est pas dans les *Difficultés* un simple pronom de première personne, qui renverrait directement à son énonciateur-auteur. Je crois au contraire, et ce sera ma dernière hypothèse du jour, qu'il est le lieu d'une opération, littéraire et philosophique, qui lui confère un sens et un statut tout à fait particuliers. Littéraire, cette opération a à voir avec la réécriture par Challe de textes décisifs de Descartes, dont le souvenir hante plusieurs pages des *Difficultés* ; philosophique, elle consiste en la reprise et en l'infléchissement d'une part considérable de l'égologie cartésienne dans des pages décisives des *Difficultés*. Je, autrement dit, n'est pas dans ce livre l'indice de la présence de biographèmes challiens : c'est à la fois une

citation et un philosophème – la trace d'un hypotexte et un terme technique, pour ne pas dire un concept, dont l'extension passe largement le seul individu auteur.

Voilà en somme ce que j'aimerais montrer, en regroupant mes trois hypothèses : qu'il n'en va pas davantage de Robert Challe dans le Je des *Difficultés*, que de René Descartes dans l'*ego* des *Méditations*, ou du *Discours de la méthode*.

2. Pour ce faire, je commencerais par établir une distinction sommaire, mais que je crois utile, entre les différentes formes de Je qu'on trouve dans les *Difficultés*. Dans *La pensée a-t-elle un style ?*, Mathilde Vallespir propose une distinction en trois instances de ce Je auctorial, d'autant plus éclairante qu'elle se veut « la caractérisation énonciative la plus canonique du texte philosophique » (264). Elle comprend, d'abord, un « sujet repère », assurant « la fonction auteur » ou de régie, qui est le plus fréquent dans les *Difficultés* comme ailleurs. Je cite au hasard, p. 99 : « Je soutiens que Jupiter vaut mieux que le dieu des chrétiens » ; p. 114 : « Je ne me fonde que sur la raison commune à tout le genre humain », etc. La seconde instance, qu'elle appelle « sujet singularisé, à enracinement biographique », se rencontre surtout dans la lettre d'envoi et dans le premier cahier des *Difficultés*. Je cite, encore au hasard, p. 66 : « Je n'ai jamais vu seulement par le couvercle Spinoza » ; 82 : « L'attirail de l'évêque qui me tonsura me choqua » ; 85 : « Quelles cruautés et quelle fermeté n'ai-je pas vues ! » ; 108 : « Depuis que je ne crains plus de mourir sans confession ... », etc. Enfin, le dernier terme de la tripartition est ce que Vallespir appelle le « sujet d'identification participatrice », ou simplement sujet philosophique. Je ne le définis pas pour lors, et me contente de remarquer d'une part, que Vallespir en attribue la paternité à Descartes, et d'autre part, que dans les *Difficultés* on le rencontre surtout au quatrième cahier. J'en cite un paragraphe au hasard, p. 564 : « Moi, je pense, je vois, je me représente le passé et l'avenir, je médite des moyens et les compare ... Je suis libre, et me porte où il me plaît. Je choisis de plusieurs choses celle qui me convient ... ; je dispute de tout, de moi-même, de ma nature ».

Ce simple panorama impose une première remarque : tout indique que les *Difficultés* ne proposent pas simplement la combinaison de ces trois instances subjectives, mais la description, par le premier sujet, auteur, du parcours qui porte le second sujet, biographique, à l'état du dernier sujet, philosophique. Du moins est-ce ainsi que l'on peut interpréter d'abord la surreprésentation du je biographique dans le premier cahier, jusque dans son titre « Ce qui m'a fait ouvrir les yeux » (73), et la surreprésentation du je philosophique dans le 4<sup>e</sup> cahier, au titre bien moins personnel (555). C'est ainsi que l'interprétait Deloffre, lorsqu'il disait que pour connaître la vie de Challe « jusqu'à l'âge de trente ans, nous n'aurons qu'à suivre pas à pas le texte du premier cahier », et Aïssaoui, lorsqu'il affirme que les *Difficultés* « présentent l'itinéraire spirituel d'un esprit qui se métamorphose » (121). Cette interprétation présente d'ailleurs l'avantage de mettre en évidence la stricte homologie de structure entre les 4 cahiers des *Difficultés* et les 4 premières parties du *Discours de la méthode*. On pourrait montrer que cette homologie n'est pas superficielle, et qu'elle concerne jusqu'au détail du texte cartésien ; mais faute de temps, je vous demande chaleureusement de me croire sur parole. De même que, chez Descartes, un discours d'abord narratif et biographique (« J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance », 77) laisse place à un discours théorique, inassignable (« Je pense, donc je suis », 104), chez Challe, le sujet particulier et nommable (« J'ai fait mes études à l'ordinaire », 70)

le cède à un sujet général et anonyme (« Débarrassons-nous des difficultés inutiles : je suis », 610). Descartes et Challe, d'une certaine manière, « changent de Je » (Clément 242) en cours de route ; ils convertissent la vie à la pensée, l'autobiographie à la philosophie.

Toutefois, plusieurs raisons portent à croire que ces lectures, de Descartes comme de Challe sont tout à fait insuffisantes. Pour ne pas m'attarder, je me concentrerai sur Challe, et n'évoquerai que quelques arguments rapides. Notons d'abord que le Je biographique ne disparaît pas plus du 4<sup>e</sup> cahier que le philosophique n'est absent du premier. « Mon père m'a donné de l'argent pour ma campagne », lit-on p. 667, et p. 690 : « Je suis actuellement dans une pauvreté très proche de la nécessité » ; à l'inverse, dans le premier cahier, p. 103 : « Si j'examine, si je sonde, c'est mon propre jugement que je suis. Je suis donc juge, et plus de foi ». En d'autres termes, le philosophique ne remplace pas, ne se substitue pas au biographique qui le précéderait et le préparerait ; ils sont coprésents aux deux bouts du parcours, et contemporains l'un de l'autre.

Remarquons ensuite que les biographèmes du premier cahier sont, très majoritairement, topiques ; les anecdotes, même les plus précises et circonstanciées, n'ont rien de si singulier qu'elles ne puissent être universalisables. C'est la vie d'un homme qui a « fait ses études à l'ordinaire », a célébré les rites chrétiens, connu la guerre, fait des voyages. Il s'agit là d'un autre point commun avec le *Discours de la méthode* ; je cite Bruno Clément, dans le *Récit de la méthode* : « Ce que raconte le narrateur du *Discours* de sa vie intellectuelle avant la période du poêle, [le monde qu'il convoque, les acteurs qu'il fait comparaître], est finalement assez impersonnel, suffisamment général pour que tous, le plus grand nombre en tout cas [...] puissent s'y reconnaître » (156). Autrement dit, ces récits de vie opèrent moins la singularisation du sujet biographique, que « l'enchâssement » d'une expérience particulière dans un monde « plus vaste » (229). Il n'y a pas de parcours du singulier vers l'universel ; l'universel est déjà là, dès le début, qui sert de cadre et de repère au singulier.

Remarquons enfin, pour terminer sur ce point, qu'il n'y a en fait rien de tel dans les *Difficultés* qu'une « série de souvenirs formant une chaîne temporelle précise » (121), comme l'écrivait Aïssaoui. On ne peut pas jusqu'au bout, comme le préconisait Deloffre, « suivre pas à pas le texte du premier cahier », car, contrairement à ce qu'il affirme, « l'ordre des temps n'y est pas respecté ». Je ne prends que deux exemples. P. 78-79, il est question des « réflexions » que l'auteur aurait faites « sur l'attention qu'on a à préoccuper l'esprit des enfants avant qu'ils soient en état de juger ce qu'on leur propose » (79) ; or, si l'ordre des temps était respecté, il faudrait situer ces réflexions dans l'enfance de l'auteur, pendant qu'il était « plongé dans ses livres de classe », et donc, précisément, avant qu'il soit en état de juger ce qu'on lui proposait. De même, la première phrase du premier cahier prétend que l'auteur a été « choqué », « dès ses plus tendres années », par la « puissance du Pape », telle qu'elle avait été révélée par un différend qui a opposé la cour de Rome et les Etats catholiques. Sur ce point, Aïssaoui lui-même reconnaît dans une note, mais sans en tirer de conséquence, qu'il est « peu vraisemblable qu'un enfant de moins de 8 ans puisse s'intéresser à de telles questions » (117).

Ce qu'il faut en conclure, je crois, ce n'est pas bien sûr que l'auteur ment, ni simplement, comme l'écrit Aïssaoui, que « le philosophe qu'est devenu Challe prête ses réflexions à l'enfant qu'il a été ». Ce n'est pas non plus ce qu'a affirmé Michèle Weil, à savoir que « le moi challien n'est pas le pur moi cartésien ; qu'il n'est pas, mais devient ». Au contraire : le Je apparemment biographique du premier cahier est déjà, à mon sens, le Je philosophique qu'il

semblait ne devenir qu'au 4<sup>e</sup>. Je crois en somme qu'on peut appliquer aux *Difficultés* les propos de Marc Fumaroli, au sujet du *Discours de la méthode*. Je cite : « Le « je » empirique qui soutient cette histoire ... n'était que l'enveloppe d'où s'est dégagé le « je » transcendantal finalement révélé » (390) ; ce dernier « [n'était que] caché sous le « je » historique » (392). Cette hypothèse de lecture permet, je crois, de mieux rendre raison d'une bizarrerie du premier cahier, qui prétend présenter « ce qui a fait ouvrir les yeux » du narrateur, et qui pourtant présente un narrateur qui a d'emblée les yeux grands ouverts : « j'ai vu de mes yeux », lit-on dès la première page (73-74). Elle permet enfin de donner un nouveau sens à la recommandation, sur laquelle se clôt la préface, de « lire deux fois le livre entier » : « la première [lecture, dit le préfacier] épuise et contente cette ardente curiosité qui est une passion. La seconde est toute de raison » (63). De fait, la première lecture est passionnelle, parce qu'elle reste prisonnière de l'illusion biographique que génère le premier cahier ; la seconde est toute de raison, puisqu'après avoir rencontré le je philosophique dans le dernier, le lecteur s'aperçoit, en relisant, qu'il était là dès le début. A la seconde lecture, le Je philosophique se donne rétroactivement comme le sujet du livre entier.

3. Il s'agit donc maintenant de renverser la perspective qui présidait à la lecture confessionnelle des *Difficultés* : au lieu de chercher les confidences d'un Je biographique, sous-jacent à tous les énoncés en première personne, y compris du 4<sup>e</sup> cahier, chercher à comprendre le Je philosophique, sous-jacent à tous les énoncés en première personne, dès le premier cahier. Pour trouver les éléments de cette égologie, que Challe constitue à partir de Descartes, et qui donne à son Je un sens conceptuel et technique, il faut donc se tourner vers le 4<sup>e</sup> cahier. L'hypotexte, cette fois, n'est plus le *Discours de la méthode*, mais un passage capital des *Méditations métaphysiques*, sur lequel – et je vous prie de m'en excuser – je ne pourrai faire que quelques remarques très sommaires. Le passage en question est le début de la 2<sup>e</sup> méditation ; il comprend quatre philosophèmes fameux : 1. l'hypothèse du dieu trompeur (« il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours ») ; 2. la proposition « Je suis, j'existe », dite nécessairement vraie « toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit » ; 3. l'invention *du moi*, dans une formule inouïe, qui associe un démonstratif au pronom personnel : *ego ille*, ce je ou ce moi ; enfin 4. l'hésitation entre « qui et quoi » dans la question qui porte sur l'identité du sujet, qu'Etienne Balibar a appelé la « dialectique entre Je et Cela ». Les deux derniers philosophèmes se rencontrent dans cette phrase de la version latine des *Méditations* : « Nondum vero satis intelligo, quisnam sim ego ille, qui jam necessario sum », traduite ainsi dans la version française : « Je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis », mais qu'il faudrait en fait littéralement traduire : « Je ne connais pas encore assez clairement qui je suis, ce moi qui suis certain que je suis ». Mon hypothèse ici est que, si Challe élude totalement la première méditation et tient le doute radical pour une « difficulté inutile » (je le cite p. 578 : « Sans blesser le respect au grand génie de ce siècle, ... il me semble qu'il y a trop de scrupule à vouloir prouver jusqu'à sa propre existence »), il n'en rejoint pas moins le propos cartésien à ce moment précis de la 2<sup>e</sup> méditation, où le Je se pose apodictique, et s'affirme indubitable. Au lieu d'une « autobiographie éclatée » du premier cahier, on trouverait bien ainsi une « égologie éclatée » dans le 4<sup>e</sup>.

Pour le montrer, je me bornerai à pointer les lieux du 4<sup>e</sup> cahier où Challe dissémine ces quatre philosophèmes cartésiens. L'hypothèse du dieu trompeur est formulée p. 606, en ces termes : « si l'homme n'est pas libre ..., Dieu est un trompeur, c'est un esprit de mensonge, qui donne une chose pour une autre. Il pénètre tous les hommes du sentiment de liberté ..., quoique cette liberté ne soit point » (606). Notons toutefois, à l'appui de l'hypothèse précédente, qu'on en trouvait déjà une trace discrète dans la lettre d'envoi, p. 66 : « Ce ne peut être ici que ... la raison toute pure, si ce n'est une illusion ». En ce qui concerne l'*ego ille* cartésien, il suffit de remarquer que Challe reprend, en la reformulant, la phrase de Descartes qui le contient. Descartes écrit : « Je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, ce moi qui suis certain que je suis » ; et Challe : « Voilà ce moi véritablement connu par rapport à son existence, quoique bien confusément par rapport à sa nature » (588). Quant à la dialectique du « que » et du « qui », autre symptôme de l'hypotexte cartésien, on en trouve la trace dans le flottement des pronoms, relatif et interrogatif, utilisés par Challe dans la même séquence : « Examinons donc ce que je suis », dit-il p. 578, avant de demander plus loin : « Qui peut être la partie souffrante en cette occasion ? » (582). Enfin, et pour en venir au cœur de la concordance entre les textes de Challe et de Descartes, que confirment les indices précédents, je ferai remarquer que la proposition décisive : « Ego sum, ego existo », ou « je suis, j'existe » est également présente dans les *Difficultés*, bien qu'éclatée, scindée en ses deux membres : p. 610 : « Je suis. », et 578 : « Passons donc comme une chose sûre que j'existe ».

Ainsi, comme l'a écrit Mladen Kozul, « dans la formule du cogito cartésien, ce serait plutôt le *je* que le *penser* ou *être* que Challe aura retenu ». Cela, prenons-y garde, ne veut pas dire que le Je de Challe est le Je de Descartes ; il s'agit bien plutôt d'un Je cartésien, c'est-à-dire d'un Je qui, en tant que transcendantal, ne peut pas davantage renvoyer à Descartes, qu'à Challe, ou à quelque sujet empirique donné, qui préexisterait à son énonciation. Comme on le sait, les formules dans lesquelles ce Je se pose, « Ego sum » chez Descartes, « Je suis » chez Challe, sont non seulement des énoncés performatifs, mais des performatifs d'un genre particulier – Jean-Luc Nancy, dans *Ego sum*, les dit « autoperformatifs » (123). Ils sont des actes de discours, mais des actes sans sujet donné, car ils consistent justement à se donner un sujet. Dans de tels cas, l'énonciateur ne précède pas l'énonciation, mais en est le produit ; il n'a aucune identité avant de s'être identifié à ce Je dont il participe, le bien-nommé sujet « d'identification participatrice ». Aussi le discours en première personne ne révèle-t-il pas autre chose que « cette possibilité en chacun de nous » d'en devenir l'énonciateur, « cette co-possibilité » dont, dit Jean-Luc Nancy, l'*ego sum* cartésien tient sa valeur d'évidence : « *Ego sum = ego cum* ». Il implique, en d'autres termes, une conception distributive de la singularité.

Pour finir sur ce point, j'aimerais montrer qu'il est possible de situer l'émergence et d'identifier la trace de cette conception, dans un passage tout à fait précis du 4<sup>e</sup> cahier des *Difficultés*. Je cite deux phrases du 3<sup>e</sup> § de la première section du 4<sup>e</sup> cahier, p. 560-561, qui me paraissent constituer l'acte de naissance du singulier *ego* de Challe ; et je vous prie d'être attentifs à l'étrange trafic pronominal qui s'y joue, au prix d'une très nette anacoluthie : « Que je me borne à la contemplation du corps du plus vil animal qui agit, ..., sans qu'on en voie, ni qu'on puisse en comprendre le premier ressort, notre esprit se perd et se confond. Je vois que l'esprit de tous les hommes se perdrait et se confondrait dans la seule imagination des choses nécessaires à la construction d'un pied de mouche ou d'une feuille de chardon ». Deux remarques très rapides. On voit d'abord que la rupture de construction dans la 1<sup>e</sup> phrase tient à

l'énallage qui troque un *je* contre un *nous*, par l'intermédiaire du « on » : lorsque *je* me borne à cette contemplation, sans qu'*on* en voie le ressort, *notre* esprit se perd et se confond. Entre le début et la fin de la phrase, le *je* singulier se pluralise ; tous les esprits, littéralement, s'y trouvent confondus. La 2<sup>e</sup> phrase réalise ensuite le même mouvement, en l'aggravant, non seulement sous l'effet du parallélisme (« notre esprit se perd et se confond » devient « l'esprit de tous les hommes se perdrait et se confondrait »), mais encore sous l'effet de la subordination par *je* de *tous les hommes* : « Je vois que l'esprit de tous les hommes se perdrait ». Plus loin, p. 579, Challe reprendra une formule similaire : « Mon esprit se perd, et comprends qu'il y a une extrême vraisemblance que tout autre est de même » ; et quelques lignes avant, dans la première phrase de la section, on trouvait déjà une extrapolation du Je à tous, sous la forme négative : « Il ne me paraît là-dessus aucune difficulté, et je vois clairement que personne n'en peut douter ». En vérité, la tournure syntaxique (*Je que tous*) est à ce point récurrente dans les *Difficultés*, qu'il faut bien la tenir pour une forme-sens : elle indique évidemment que tous les hommes sont en jeu dans ce Je. Challe ne se contente pas du *Je pense* cartésien ; il pense que tous pensent, et ce que tous pensent. Son Je n'est pas un sujet solipsiste et isolé, mais un sujet holistique, partagé, auquel personne n'est étranger. De là encore le parallèle établi à la page 600, entre « ce que l'on sent soi-même distinctement », et « ce que tous les hommes sentent ..., tous sans exception d'un seul ». « Tous sans exception d'un seul » : on ne saurait trop insister sur cette insistance, que Challe laissait entendre dès la lettre d'envoi des *Difficultés* – p. 67 : « Je ne suis pas seul que ces difficultés aient frappé et ébranlé ». Non, chez Challe, Je n'est pas seul. S'il n'entend pas « dogmatiser, ou se faire chef de parti » (p. 724), ce n'est pas seulement par crainte de la Bastille, mais parce que, par sa nature de sujet commun, il ne peut se dissocier du commun des sujets, pour adopter la position de « docteur » ou d'enseignant (p. 568). Il n'a pas davantage d'identité personnelle, qui le dissocierait des autres, puisqu'au contraire il en tient lieu. Il n'est pas *un* homme, fût-il exemplaire ; il n'est pas même *tout* homme, pris isolément ; il est tous les hommes, ou « l'homme », en général – ce que met superbement en évidence la juxtaposition de « l'homme » et de « Je », et la reprise anaphorique de l'un par l'autre, dans cette formule que je tiens pour une étrange et significative épanadiplose : p. 612, « Ce composé est l'homme. Je suis bien livré [à de cruelles tentations pour le vice] etc ». Le Je de Challe est bien ainsi, comme dit Fumaroli de l'ego cartésien, « une synecdoque d'humanité » (382).

4. En guise de conclusion, je voudrais tenter de faire un dernier pas, pour cerner d'un peu plus près l'« identité », ou plutôt cette fois la signification du Je challien. Que, dans les *Difficultés*, Je puisse signifier tous les hommes, cela ne va pas sans conséquences sur la manière dont on conçoit le sens de ce pronom, qui ne fonctionne plus tant comme un pronom, que comme un nom commun. En effet, l'élargissement maximal de son extension implique une réduction maximale de son intension, et ce sont les 3 étapes de cette réduction que j'aimerais indiquer rapidement pour finir. Étonnamment, dès la lettre d'envoi, l'auteur nous apprend que ce n'est pas vraiment Challe qui prendra la parole, et que ce n'est pas vraiment à Malebranche qu'il s'adressera. Je cite p. 71 : « Je prends un personnage libre, indifférent et dégagé de tout respect politique, un personnage de pure nature, un personnage de sauvage, qui n'a l'esprit barbouillé d'aucune prévention ni supposition. Je me regarde, mon R. P., comme élevé avec vous dans un désert avec une mère muette, sans autre guide que de notre raison, et autre

instruction que nos réflexions et méditations ». En un mot, Je ne sera pas Challe, mais, pour parler comme Deleuze, un « personnage conceptuel » : le sauvage ou la pure nature ; il ne sera pas différent de celui à qui s'adresse, puisqu'ils partagent la même condition, et par suite, la même raison. Notons d'ailleurs que Challe emprunte à Malebranche lui-même, et au personnage d'Eraste dans les *Conversations chrétiennes*, l'idée de cet ingénu, qui justement figure leur sujet commun. Mais chez lui, le sauvage n'est pas comme chez Malebranche un simple témoin ou arbitre de la discussion des philosophes. Les philosophes *sont* ce sauvage, ou ils ont à le devenir. Je cite le début du 4<sup>e</sup> cahier, p. 556 : « Ayons encore recours à notre pur naturel et demandons-lui ce qu'il sent à ce sujet [ça, c'est le dispositif de Malebranche]. Mais [poursuit Challe] devenons nous-mêmes ce pur naturel ». Première étape, donc, de la réduction sémantique : Je qui parle = Vous à qui je parle = un sauvage quelconque, c'est-à-dire un homme pur de toute détermination différentielle. D'un tel homme, Je serait littéralement le nom propre.

Mais Challe ne s'arrête pas là. Non seulement chez lui, Je n'est pas tel ou tel homme, mais Je n'est pas même un homme. En effet, on lit p. 612 que « l'homme est un composé » (de corps et d'esprit), alors que, p. 592 « le véritable moi » n'est « pas un composé ». « Je ne suis donc pas de la matière et un corps », conclut Challe, mais plutôt « une partie de moi ... à laquelle la machine n'est point essentielle ... : un pur esprit ». On reconnaît ici sans peine la trace du *dualisme* cartésien, qui impose à l'esprit la désunion d'avec le corps comme condition d'union avec la vérité. En tant qu'homme, dit Challe p. 584, « nous sommes engagés dans un corps qui nous empêche de voir les esprits » ; tandis que, p. 608, « les esprits sont appliqués à la vérité, et y sont unis ... : cette union à la vérité est la règle des esprits ». // Autrement dit, le sujet des *Difficultés* est le produit d'une épuration par laquelle s'opère, comme l'écrivait Aïssaoui à propos d'autre chose, « un jumelage entre le désir de dire Je et le projet de dire vrai » (25). Pour parler en chaque homme, Je doit être moins qu'un homme ; pour que chacun puisse dire Je suis, et puisse dire vrai en le disant, il faut que Je ne sois personne. Elisabeth Anscombe, dans un article intitulé « La première personne », l'a dit superbement à propos de Descartes : « Descartes a dû douter de l'existence de l'homme Descartes [...]. La non-identité entre lui-même et son propre corps découle de ce point de départ, et il s'ensuit également la non-identité de lui-même avec l'homme Descartes. [...] Ce que Descartes nommait au moyen de « Je » – cela, dans son livre, n'était pas Descartes ». A proprement parler, donc, dans les *Méditations* de Descartes, *Ego sum* veut dire *ego non sum* Descartes, de même que, dans les *Difficultés*, qui ne sont pas anonymes pour rien, *Je suis* veut bien dire : *Je ne suis pas Robert Challe*. *Ego sum = nemo sum*.

Notons, pour finir, que Challe pousse à sa limite la logique de cette désincarnation, de cette décomposition du sujet. Chez lui le Je, dans son plus simple état, est privé non seulement d'une identité personnelle, non seulement d'un corps, mais également de la vie. Il suffit, pour le montrer, de mettre en regard trois successives définitions comprises au 4<sup>e</sup> cahier, pour s'apercevoir qu'être un esprit, être la vérité, et être mort, sont pour l'auteur la même chose. P. 567 : « La vérité est simple et uniforme » ; p. 590 : « L'esprit est un être simple, indivisible » ; p. 592 : « La mort [est] ... l'instant où mon âme se trouve dans un état simple et naturel ». On pourra certes penser qu'une telle équation est banale, qu'elle ne constitue pas vraiment une singularité de Challe, et permet au mieux de l'inscrire dans une longue tradition platonicienne ; toutefois, l'insistance avec laquelle Challe revient sur le motif de la mort, et assimile les



opérations de son Je à celles d'un esprit « comme mort » (611) me paraît significative, et trop rarement soulignée. C'est qu'enfin, dans les *Difficultés*, la mort n'est pas à venir ; elle s'énonce au présent, et ce, notamment dans une formule qui la conjugue au principe d'universalisation (*Je que tous*) : p. 590 : « Je sais que tous les hommes ont naturellement une idée qu'ils sont après leur mort ». Tous les hommes, c'est-à-dire Je, *sont*, et non pas seront, présentement après leur mort. On voit comment une telle phrase, qui met en cause à la fois l'identité du soi, et son rapport à la vie, donne à entendre autrement la question de l'auto-bio-graphie chez Challe. Challe n'est pas un autobiographe, parce qu'il ne parle pas de sa propre vie. S'il parle de quelque chose, c'est de sa propre mort, qui n'est rien d'autre en somme que la dissolution du propre, et la condition du Je. Philosopher, ce n'est pas simplement apprendre à mourir : c'est proprement mourir, ou du moins *faire le mort*. Et l'on voit aisément, je crois, comment cette hypothèse remotive le topos du manuscrit trouvé, et de l'auteur posthume, dans les *Difficultés* comme ailleurs.